

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Les histoires qui font des livres

John Demos, *Une captive heureuse chez les Iroquois (Histoire d'une famille de Nouvelle-Angleterre au début du XVIII^e siècle)*, traduit de l'étatsunien par Berthe Fouchier-Axelsen, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval / l'Harmattan, 1999, 356 p., 29,95 \$.

Pamphile Le May, *L'affaire Sougraine*, Sainte-Foy, Éditions de la Huit, 1999, 374 p., 23 \$.

Mona Latif-Ghattas, *Les filles de Sophie Barat*, Montréal, Leméac, 1999, 256 p., 26,95 \$.

Julie Sergent

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2000). Compte rendu de [Les histoires qui font des livres / John Demos, *Une captive heureuse chez les Iroquois (Histoire d'une famille de Nouvelle-Angleterre au début du XVIII^e siècle)*, traduit de l'étatsunien par Berthe Fouchier-Axelsen, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval / l'Harmattan, 1999, 356 p., 29,95 \$. / Pamphile Le May, *L'affaire Sougraine*, Sainte-Foy, Éditions de la Huit, 1999, 374 p., 23 \$. / Mona Latif-Ghattas, *Les filles de Sophie Barat*, Montréal, Leméac, 1999, 256 p., 26,95 \$.] *Lettres québécoises*, (98), 33–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

John Demos, *Une captive heureuse chez les Iroquois (Histoire d'une famille de Nouvelle-Angleterre au début du XVIII^e siècle)*, traduit de l'étatsunien par Berthe Fouchier-Axelsen, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/l'Harmattan, 1999, 356 p., 29,95 \$.

Pamphile Le May, *L'affaire Sougraine*, Sainte-Foy, Éditions de la Huit, 1999, 374 p., 23 \$.

Mona Latif-Ghattas, *Les filles de Sophie Barat*, Montréal, Leméac, 1999, 256 p., 26,95 \$.

Les histoires qui font des livres

Portrait d'époques.

ROMAN HISTORIQUE
Julie Sergent



MILLE CHOSES, ISSUES DE L'IMAGINAIRE comme du réel, peuvent donner naissance à un livre. Et si le lecteur s'attend naturellement à tout, et à n'importe quoi, d'une œuvre d'imagination, il peut tout de même compter qu'un ouvrage qui se base sur des faits réels ne résistera pas complètement à l'empreinte de l'auteur. Il y a toujours quelqu'un derrière le livre. Comme en témoignent ces trois livres, où, d'un événement, un auteur traque l'Histoire, l'autre l'invente, et la dernière raconte sa propre histoire.

L'Histoire incomplète

Le titre en fera frémir plus d'un (surtout plus d'une) : *Une captive heureuse chez les Iroquois*. Une « captive heureuse » ? Ainsi le titre du recueil historique de John Demos vient-il désigner une certaine Eunice Williams, fille d'un pasteur anglais qui fut enlevée par les Indiens avec tous les membres de sa famille et une centaine d'autres compatriotes de la petite communauté de Deerfield, au Massachusetts, pendant l'hiver de 1704. Après des semaines de marche, et 20 cadavres abandonnés en route dont la mère d'Eunice Williams, le contingent devait atteindre Kahnawake, où la petite fille, alors âgée de six ans, allait demeurer, en fin de compte, avec quelques autres prisonnières, jusqu'à la fin de ses jours. « Heureuse » donc ?

Si on veut bien admettre que les manières indiennes aient pu lui paraître agréables, en partie, du moins, en comparaison du puritanisme excessif que faisaient alors régner sur la Nouvelle-Angleterre les bonzes du protestantisme, tel que l'était son père, on se résoudra mal à croire à la supposée bonne fortune d'Eunice Williams comme en fait état le titre. De fait le doute ne se résorbera jamais.

Le titre original du livre de l'Étatsunien John Demos, professeur d'histoire à l'Université Yale, était en fait *The Unredeemed Captive*, titre inspiré de l'un des récits écrits par le pasteur Williams lui-même sur la captivité de sa fille, *The Redeemed Captive*, c'est-à-dire, dans le sens qu'a vraisemblablement voulu donner à l'œuvre le pasteur, un vœu pieux s'il en est : la captive rachetée. Car la fille du révérend pasteur, qui fut entreprise dès son arrivée à Kahnawake par les prêtres jésuites, serait dès lors « perdue » pour l'éternité : tel est certes le drame qui ressort plus qu'aucun autre de l'histoire narrée par John Demos.

■ *Que Dieu, pour qui tout est possible, la délivre des égarements de l'idolâtrie catholique et romaine, et l'éclaire par la connaissance salutaire de l'Évangile de Jésus-Christ.*

C'est la prière d'un compatriote anglais dont John Demos rapporte les paroles, ne se lassant pas de montrer au lecteur combien la perte d'Eunice aux mains de ces triples traîtres que sont les Indiens — non seulement des « sauvages », mais encore des « sauvages des Français » et encore des « sauvages catholiques » ! — constitue le comble de l'humiliation.

S'appuyant sur un nombre impressionnant de livres d'histoire, de récits de captivité, d'écrits laissés par les jésuites, de journaux intimes, de sermons livrés en chaire par les pasteurs et des lettres échangées entre les membres de la famille Williams (tous revenus au bercail, quant à eux, après trois ans de captivité), l'auteur dresse avec beaucoup de conviction le portrait des puritanistes anglais, en particulier bien sûr celui du pasteur Williams et de l'un de ses fils qui suivrait sa voie, et quoique avec moins d'emphase, celui des Iroquois de Kahnawake et des prêtres jésuites du début du XVIII^e siècle. La fascination de l'auteur pour l'histoire de Deerfield et de la famille Williams ainsi que pour les us et coutumes des divers peuples est palpable. Pour que le lecteur se laisse fasciner à son tour, il devra néanmoins passer outre un certain nombre de maladresses. On déplore par exemple une succession assez affolante de citations tirées de part et d'autre, qui contribuent à alourdir un texte déjà farci de dates et de « tatillonnages » historiques, une pratique qui s'avère particulièrement abusive ici lorsque des guillemets n'encadrent souvent pas plus un mot ou deux. On ne peut passer sous silence non plus la traduction qui a été effectuée, correcte, peut-être, mais certainement sans le moindre éclat, et sans apparent désir de plaire.

Eunice Williams mourra à Kahnawake, à quatre-vingt-neuf ans. Elle aura bien eu quelques rencontres avec les siens ; cependant, ayant perdu l'usage de l'anglais, elle ne laissera derrière elle aucun témoignage, et les gens qui l'auront fréquentée ne seront pas plus loquaces. Cela fait peu pour tenter de comprendre le personnage et imaginer ce qu'aura été sa vie. Et on refermera *Une captive heureuse chez les Iroquois* beaucoup plus informé du malheur que l'éternelle captive a causé à ses compatriotes que de son bonheur à elle-même.

Quand l'Histoire sert d'excuse

Petite maison d'édition de Québec spécialisée dans la réédition de textes anciens, les Éditions de la Huit, qui ont déjà fait paraître deux



romans de Pamphile Le May, en publie un troisième, *L'affaire Sougraine*, paru à l'origine en 1884. L'éditeur de l'ouvrage, Rémi Ferland, a bien à cœur de ne pas leurrer son public. Ainsi ne vante-t-il pas le moins du monde dans son introduction les qualités littéraires de ce roman de Le May, leur préférant de loin, et pour cause, la valeur de témoignage que constitue *L'affaire Sougraine*. On ne fera donc pas

grand cas de l'écriture, souvent lourdaude, qui n'évite ni les répétitions, ni les fioritures, ni les plus communs des lieux communs. Si le roman a quelque intérêt, il réside de fait dans le portrait qui y est dessiné de la petite bourgeoisie québécoise d'il y a plus d'un siècle.

Pamphile Le May, alors bibliothécaire de l'Assemblée législative, à Québec, aurait-il usé ici du paravent de la littérature pour régler ses comptes avec ministres et vedettes de la scène politique qu'il côtoyait de loin qu'on n'en serait pas du tout surpris.

Voilà plus de 200 pages d'une histoire cousue de gros fil blanc, inspirée d'une his-

toire judiciaire en cours à l'époque, qui mettait en scène un Abénaquis de cinquante ans et sa maîtresse, Canadienne française de seize ans, fuyant ensemble à travers bois jusqu'à ce qu'on les rattrape, la petite échouant au couvent, l'homme se faisant accuser du meurtre sordide de sa légitime épouse.

Mais *L'affaire Sougraine* aurait pu être inspirée de n'importe quoi, au fond, inventée de toutes pièces du début à la fin, sa véritable raison d'être étant moins, semble-t-il, de sonder la nature de l'Abénaquis Sougraine et de son amante, Elmire Audet, que de pointer du doigt à répétition le mal du siècle — et des suivants — : le triomphe du pouvoir, de l'argent, du mensonge et de l'apparat sur les valeurs de la charité et de l'amour du prochain. Ainsi, dans le roman, sommes-nous principalement invités à suivre les pérégrinations d'un homme d'affaires et de sa femme, un couple de classe moyenne qui ferait n'importe quoi — et qui d'ailleurs en fait de belles — pour se tailler une place parmi le beau monde, à la tête duquel se tiennent leur « ami » le notaire, aussi pingre qu'il est fortuné, et un futur ministre plein de sa notoriété et de son influence. Le lien entre les personnages imaginés par le romancier et les vrais protagonistes de l'affaire Sougraine mettra du temps à se faire. C'est que l'auteur a non seulement choisi de parachuter Sougraine, Elmire Audet et leur entourage dans le temps en imaginant ce que serait leur vie vingt-trois ans plus tard, les faisant naviguer qui plus est dans un salon petit-bourgeois qui leur va mal, mais il a également évacué de leur personnage ce qui aurait pu permettre de com-

prendre leurs actions. Comment Sougraine et Elmire se sont-ils connus ? Comment ont vécu les gens qu'ils laissaient derrière eux ? Se sont-ils aimés ?

Fidèle au désir des Éditions de la Huit de faire redécouvrir les auteurs anciens et leur époque, Rémi Ferland accompagne *L'affaire Sougraine* de généreuses notes et de commentaires portant sur le vocabulaire, la géographie, les us de l'époque, et complète le tout d'une série d'articles de journaux et de comptes rendus des deux procès que devait subir le vrai Sougraine, en 1884. Ici encore, pourtant, on termine notre lecture avec l'impression d'avoir été tenu loin de la chair et de l'os.

L'Histoire personnelle

Ni un texte historique ni à proprement parler une œuvre de fiction, *Les filles de Sophie Barat* tient bien davantage du journal intime. Son auteure, la romancière montréalaise d'origine égyptienne Mona Latif-Ghattas, y relate les souvenirs de ses quatorze années d'étude au pensionnat du Sacré-Cœur du Caire, un établissement fondé au XIX^e siècle, parmi une centaine d'autres dans le monde, par la Française Sophie Barat.

C'est peu de dire que M^{me} Latif-Ghattas a aimé son passage parmi les filles et les mères de Sophie Barat. Elle en parle comme d'une incontestable réussite, le lieu des apprentissages essentiels sur lesquels viendraient s'ériger, monumentales, sa vie et celle de ses compagnes. Cela étant, on ne cherchera donc pas dans *Les filles de Sophie Barat* un regard critique sur le système d'éducation élaboré par la fondatrice et soutenu par les éducatrices, non plus d'ailleurs qu'il ne faudra s'attendre à tout connaître ici de la vie de Sophie Barat. Si l'auteure consacre bien quelques pages de son texte à la grande dame, elle a plutôt choisi de l'honorer par la bande, en illustrant le quotidien d'une éducation qui visait tout à la fois à la réflexion et la connaissance du monde comme à la générosité, au respect et à l'amour du prochain.

Ainsi, les filles de Sophie Barat seront toujours habitées, comme l'écrit Mona Latif-Ghattas, par « le désir d'atteindre à la plus haute perfection intellectuelle et sociale, tout en se sentant responsables des faibles et des pauvres ». Noble réalisation, il va sans dire, dont on peut penser (ou en tout cas espérer) qu'elle a été, et demeure, le but visé par bien d'autres projets éducatifs, d'autres communautés d'enseignants, religieux comme laïques.

Ce qui distingue le pensionnat du Caire des autres écoles, outre le fait, immense, qu'il représente la patrie et l'enfance de l'auteure, c'est le cœur qui a mis Mona Latif-Ghattas elle-même, l'amour qu'elle y a reçu, manifestement très grand, si grand qu'elle n'a rien à redire de l'ahurissante collection de règlements auxquels elle a été soumise avec ses compagnes dans le dessein qu'elles deviennent des femmes de bien. Et pourtant, comment rester coite, comment ne pas tanguer entre la colère et le fou rire, encore aujourd'hui, lorsqu'on pense qu'il ne fallait pas dire « culotte », « toilette », « règles », qui sont des mots vulgaires ni montrer ses dents lorsqu'on souriait ; qu'on ne devait jamais regarder une mère dans les yeux ou toucher de ses mains à table autre chose que le pain (d'où la nécessité d'apprendre à éplucher une orange avec couteau et fourchette !) ; qu'on ne devait jamais embrasser ni prendre la main d'une compagne ; qu'il fallait se tenir bien loin des garçons (en embrasser un sur la bouche n'était rien de moins qu'un péché mortel), et savoir marcher bien, et parler bien, écrire bien, penser bien, se tenir bien, s'habiller bien ! Pour oublier tout ça, fallait-il aimer !

LATIF-GHATTAS

LES FILLES DE SOPHIE BARAT



Mona Latif-Ghattas



Lionel MENEY

Dictionnaire québécois français

Le dictionnaire dont tout le monde parle, sans mentionner l'éditeur...

1920 pages — 60 \$

Les Éditions

GUÉRIN

(514) 842-3481

En vente dans toutes les librairies